

La Chine, notre enfant prodigue

Gervais Lavoie

Volume 3, Number 3, 1979

L'Asie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000934ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000934ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, G. (1979). La Chine, notre enfant prodigue. *Anthropologie et Sociétés*, 3(3), 59–67. <https://doi.org/10.7202/000934ar>

LA CHINE NOTRE ENFANT PRODIGE

Gervais Lavoie



Contrastant avec une certaine période de mutisme pendant laquelle on recueillait au compte-gouttes l'information sur la Chine chacune étant soumise à l'examen attentif de multiples experts, nous voilà maintenant de plein pied dans une ère nouvelle d'abondance, où revues et journaux titrent à la une les prévisions économiques de la Chine, les habitudes de vie des Chinois ou encore proclament Deng Xiao Ping l'homme de l'année. Journalistes et experts invités à visiter la Chine nous ramènent leur témoignage. L'information s'accumule, mais malheureusement, loin de nous éclairer, elle ajoute souvent à la confusion.

Dans leur désir enthousiaste de nous montrer une « nouvelle Chine » qui délaisse le maoïsme et la révolution pour le coke et le rock, nos observateurs finissent par déformer les faits en inversant le rapport de cause à effet. Des Chinoises habillées par Pierre Cardin et des Chinois qui dégustent un Chivas Regal, voilà une façon bien rassurante de voir la Chine. Derrière cette vision empirique et utopique cependant, reflet de l'idéalisme libéral, se dissimulent des motivations beaucoup plus profondes encore.

Ce n'est pas par hasard que la Chine s'ouvre désormais à l'Occident et que celle-ci accueille avec autant de joie et de passion son enfant prodige. C'est dans la conjoncture économique-politique que se retrouve condensée l'explication de ces deux phénomènes et sa compréhension ne saurait venir que de l'analyse des processus historiques de la Chine, de 1949 à aujourd'hui, et de la situation internationale actuelle (plus particulièrement, du rapport de force économique, politique et militaire entre l'Est et l'Ouest). Malgré son urgence, ce travail reste à faire et je veux ici en poser quelques jalons, en cherchant tout d'abord à démystifier l'information qui nous est actuellement offerte ou, comme je serais presque tenté de le dire, qui est lancée sur le marché.

▣ Les couples chinois se tiennent par la main

Un des phénomènes qui semble avoir étonné au plus haut point les observateurs, c'est de voir Chinois et Chinoises marcher main dans la main. Retenant mes sarcasmes et sans trop vouloir m'étendre sur le sujet, disons d'une part que quelques balades le soir venu, dans des endroits propices, vous en apprennent encore davantage sur les mœurs des jeunes couples chinois d'aujourd'hui et d'hier. D'autre part, si le phénomène semble plus manifeste grâce à un certain libéralisme (et, sans doute, à la présence de multiples photographes étrangers), l'observateur qui s'attache à des valeurs qui, soit dit en passant, sont presque périmées dans son propre système, semble vouloir vanter le mérite de son nouvel ami et, avant tout, discréditer ce qu'il appelle « l'ancien régime ». En fait, ce qu'il essaie de faire ressortir, c'est que des valeurs aussi importantes et significatives que l'amour et tous les sentiments d'égalité et de fraternité qu'il évoque avaient été effacées du cœur des Chinois. Notre observateur devrait pourtant, avant de porter un tel jugement, réexaminer quelques données sur la tradition et la culture chinoises. La pratique féodale des mariages organisés par les parents des époux et la ténacité d'une telle tradition, dont témoignent les campagnes lancées encore récemment à ce sujet, laissent supposer que ces observations tirent leurs racines dans le jugement de valeur qui leur est inhérent.

J'insiste sur le sujet, parce qu'un tel zèle à faire étalage de ce phénomène a donné droit au chapitre à plusieurs clichés sur les habitudes des Chinois, clichés qui ont contribué à fausser la vision, même empirique, de la situation. C'est ainsi qu'une foule de phénomènes quotidiens pour qui a séjourné en Chine ont pris la forme de comportements extraordinaires : une partie de poker chinois, la boxe chinoise, les enfants aux vêtements multicolores (ou « à l'occidentale » pour certains journalistes), les classes d'anglais à l'école primaire, pour n'en citer que quelques-uns. Bien sûr, je n'ai jamais vu pendant mon séjour une femme aller chez le coiffeur, mais j'ai pourtant remarqué que la plupart de celles qui sont photographiées portent des souliers de cuir, alors que les paysannes, elles, portent toujours des souliers de toile ?

▣ La « nouveauté » en Chine

Une deuxième constante ressort de tous ces reportages éclairs, la constante de « nouveauté ». Le terme nouveau apparaît dans presque tous les titres ou sous-titres, comme s'il était une condition sine qua non de la validité d'un article. On ne s'occupe pas tant de l'événement lui-même, mais de ce qu'il comporte de différent, de nouveau. La nouveauté prend le pas sur le reste. Ce qui compte avant tout, c'est que l'on découvre une nouvelle Chine, la Chine d'après Mao, la Chine post-communiste.

Même si, en fait, il se produit effectivement des phénomènes nouveaux en Chine et si la question mérite attention, ce qui m'intéresse plus particulièrement ici, c'est l'illusion qui nous est véhiculée, renvoyée : l'illusion d'une Chine où tout ce qui survient aujourd'hui tranche radicalement avec ce qui existait auparavant, comme s'il y avait opposition entre la Chine pré-1976 et post-1976. Comme si le rapprochement avec l'Occident signifiait que les Chinois font fi des acquis théoriques et pratiques de la révolution de 1949.

Il est évidemment facile d'y voir là uniquement un simple rapport de cause à effet : puisque l'Occident reconnaît la Chine et que la Chine reconnaît l'Occident, c'est que la Chine a changé; puisque le communisme valorise la politique d'auto-suffisance et nie toute forme d'alliance avec le capitalisme et que la Chine ouvre son marché aux pays capitalistes, c'est qu'elle est elle-même capitaliste. Raisonnement simpliste, mais dont la valeur d'échange masque le procès historique qui sous-tend ces nouvelles positions. On préfère taire l'histoire, de peur qu'elle nous révèle qu'il s'agit plus d'un « ancien servi à la moderne » que de nouveau à proprement parler. On pourrait laisser sous-entendre qu'il était prévisible depuis bon nombre d'années que la Chine décide de s'ouvrir à l'Occident, au moment où elle le choisirait. Il n'y a cependant pas pire sous-entendu pour refroidir l'élan des investisseurs étrangers qui doivent, pour le moment, s'en remettre au pouvoir en place pour protéger leurs biens en terre chinoise. En attendant de pouvoir prendre en main le contrôle de cette économie qui leur échappe encore, nos philanthropes capitalistes profitent au maximum de la chance qui leur est offerte, espérant ainsi ajouter de nouvelles mailles à leur filet. Les quelques signes d'hésitation du début prouvent bien qu'ils n'ont cru qu'à demi à cette « nouvelle Chine ». L'appât du gain et la solution à de nombreuses contradictions internes (des millions de bras, à si bon marché !) ont eu raison de leur méfiance, nous y reviendrons. De toute façon, un homme est là pour les assurer de la fidélité de son peuple et la Chine a maintenant fourni à l'Occident un nouveau Mao, Deng Xiao Ping.

☐ Le Mao de l'Occident

Si la valeur mythologique du terme « nouveau » n'a pas toujours la force de frappe voulue, celle du mot « chef », par contre, a toujours bien répondu aux aspirations. Nous sommes en présence non seulement d'une nouvelle Chine, mais aussi d'un nouveau chef. Que pouvait-on demander de plus ? Ayant appris de Lin Piao, la Chine nous rejoue le coup du mythe de la personne et nous voilà avec notre homme de l'année, Deng Xiao Ping.

Évidemment, nous n'en sommes pas à vendre le petit livre rouge de Deng dans chaque librairie, ce qui serait d'ailleurs de mauvais goût dans le contexte actuel. Mais, comme dirait Lévis-Strauss, quel est le rapport du mythe à la réalité ? Ce que le mythe représente, c'est Deng Xiao Ping

le pragmatique, le protégé de Zhou En lai, la droite du parti qui s'oppose, par définition, à la position plus neutre et plus fidèle du maoïsme, personnifiée par le président Hua. Changeons les noms ou quelques épithètes et nous obtenons la définition classique, appliquée à tous les « grands hommes » de tous les temps. Le mythe n'a que lui-même pour représentation et ce que l'on nous renvoie de Deng, c'est son propre reflet. Cherchons donc à dépasser la simple représentation, sortons des luttes de palais pour passer à la lutte des classes.

Il est évident que Deng ne détient un pouvoir absolu ni à l'intérieur du parti ni au sein du comité central. Ses positions opposées à celles du président Hua Guo Feng, les attaques directes dont il est encore victime sur le mur de la démocratie, sont d'ailleurs là pour nous le prouver. Impossible, par ailleurs, d'affirmer qu'il danse sur une corde raide car ce serait négliger la classe des bureaucrates, des cadres supérieurs, moyens et inférieurs, des scientifiques, des techniciens, des chercheurs, des généraux, voire bientôt, des propriétaires, pour qui Deng représente la seule voie, la seule issue possible. La modernisation, l'ouverture sur l'étranger, constituent pour eux l'unique façon d'affirmer leur légitimité, leur domination. Sans progrès, comment justifier leur existence ? La question fondamentale réside dans la conception de ce progrès. Et une chose est certaine à cet égard, c'est qu'il ne peut exister sans que la lutte des classes se poursuive, sans, dirais-je même, qu'il l'engendre et qu'il exige ce que Mao a appelé la révolution continue. Il n'est donc pas étonnant que toute une couche de la population appuie inconditionnellement Deng Xiao Ping. Il en va autrement pour ceux chez qui le progrès peut s'opérer à rebours, pour ceux qui risquent d'avoir à en assumer la lourde charge : la paysannerie et le prolétariat. Ce ne sont sans doute ni les paysans ni les prolétaires que représente Hua Guo Feng, pas plus que Deng d'ailleurs, mais il n'est pas dit que ceux-ci ne pourront pas en tirer parti comme l'ont fait si habilement certains de leurs prédécesseurs. Il faut tenir compte de la force de la paysannerie et du prolétariat chinois. L'énorme pas qu'ils ont accompli depuis 1949 ainsi que la force et la violence des dernières grèves de Shanghai, Wuhan, Pékin, etc., qui n'ont sans doute pas leur égal en Occident, témoignent encore de leur vitalité révolutionnaire.

Loin d'être le chef incontesté, Deng subit donc des pressions de toutes parts et pas plus en Chine qu'ailleurs, la lutte des classes ne s'est éteinte. Sans même poser la question de la lutte des classes, il apparaît évident qu'il n'est pas dans l'intérêt du pouvoir chinois de montrer à l'Occident qu'il se déplace sur du sable mouvant, que le prolétariat peut éclater à tout moment, puisque c'est sur ce dernier qu'il compte pour faire couler le béton.

Il ressort, en dernière analyse, que les termes « nouveau » et « chef » exercent une fonction complémentaire pour masquer la réalité. Le « nouveau » prend en charge l'explication diachronique des faits tandis que le

« chef » vient sublimer la réalité synchronique. Il ne suffit pas de dire que la Chine est « nouvelle » pour qu'elle séduise, mais elle doit aussi être unie et fidèle à un même chef. Enfin, il faut se garder de penser que cette image n'est qu'une simple projection de l'idéal petit bourgeois sur la Chine et savoir que l'étang sur lequel cette image se reflète n'est nul autre que la Chine elle-même.

☒ Les « avocats du diable »

Il sera facile de dire que mon analyse est incomplète (elle le sera de toute façon), tant que je n'aurai pas parlé de ceux qui se font les avocats du diable de cette publicité tapageuse, de ceux qui marchent à contre-courant, qui tentent de nous montrer l'envers du décor, pour qui la Chine est toujours pauvre, démunie et sans attrait, pour qui la Chine n'est rien d'autre qu'une menace économique. Je n'en dirai rien de plus, si ce n'est que dans l'optique libérale, la Chine peut aussi bien être pauvre que riche, démunie que pleine de potentiel. La Chine contient actuellement le plus grand et le plus jeune réservoir de main-d'œuvre au monde; elle est, ou elle sera, auto-suffisante en ressources énergétiques. Est-ce cela, un pays pauvre ? Il existe, bien sûr, encore des endroits où les conditions du travail demandent à être améliorées. Peut-on dire que chez nous, tout est parfait à ce niveau ? Enfin, l'argument selon lequel la Chine est une menace économique serait, à mon avis, plus approprié si on l'avancé dans trente ou cinquante ans. La Chine joue le même rôle, à l'heure actuelle, que le Japon à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Pour le moment, disons plutôt qu'elle constitue une réponse à cette économie capitaliste étouffée de toutes parts par la concurrence internationale.

☒ Quelques sinologues se prononcent

Aussi paradoxal que cela puisse sembler, c'est au moment même où se fait sentir l'urgence d'une analyse en profondeur que la plume de nos sinologues les plus réputés semble manquer d'encre. D'autres, par ailleurs, puisent de quoi raffraîchir l'eau de leur moulin et ne se lassent pas de nous servir leurs analyses pseudo-politiques du jeu du chat et de la souris. Ils se contentent souvent d'une simple description des faits, qu'ils appuient sur une théorie du leadership ou du conflit des générations en y ajoutant quelques concepts marxistes comme la lutte des classes, la productivité, la révolution, pour lui donner une saveur plus chinoise. On objectera que ce n'est pas là le propre des sinologues, réputés ou non, et que l'on retrouve le même problème partout dans cette branche des sciences dites « humaines ». Je touche évidemment là à une question de fond qui porte sur la valeur théorique et idéologique de certains travaux, mais je n'entrerai pas dans une telle problématique et traiterai plutôt d'un auteur qui, à mon avis, pose en termes explicites et honnêtes le problème de la Chine con-

temporaire et les difficultés auxquelles lui-même fait face dans son analyse.

☒ Charles Bettelheim versus Neil Burton

Si je parle ici de Charles Bettelheim, par rapport à Neil Burton, c'est, comme l'aura deviné le lecteur, que leur dernier débat sur la situation actuelle en Chine a fait l'objet d'un volume publié aux éditions Maspero. J'aurais pu traiter les deux cas séparément. D'une part, cependant, la position du premier est en rapport avec celle du second, et vice versa, et je crois qu'il est préférable, dans un premier temps, de les traiter de front. D'autre part, s'il y a divergence entre les deux hommes, je pense qu'elle se fonde sur la même question, celle du discours idéologique.

☒ L'autocritique de Neil Burton

Dans son autocritique sur sa perception erronée de la « bande des quatre », Neil Burton nous démontre clairement qu'il est très difficile pour un intellectuel d'établir la distinction entre la fonction mystificatrice d'un discours idéologique et sa position de classe. Et cela d'autant plus, ajoutait-il, lorsque cet intellectuel s'identifie à la gauche et se réfère à des discours de gauche. Malheureusement pour lui, si cette découverte lui a permis de tirer quelques conclusions valables sur la « bande des quatre » et son rôle néfaste dans la révolution chinoise, la leçon personnelle n'aura pas été très loin.

S'adressant à Charles Bettelheim, Neil Burton termine à peine son autocritique qu'il se lance dans une démonstration visant à lui prouver que le droit bourgeois était de plus en plus circonscrit en Chine. Il s'appuie sur une série d'articles publiés dans le Quotidien du peuple pour expliquer sa position, profite de l'occasion pour souligner que la méconnaissance du Chinois peut-être un handicap sérieux pour qui veut comprendre la Chine, et considère ces textes comme les antithèses de l'argumentation de Charles Bettelheim. Selon lui, il n'y a pas raison de croire que le droit bourgeois suit une courbe ascendante en Chine, bien au contraire. Or il nous semblait déjà très clair à l'époque, après une lecture rapide des dits textes, que ceux-ci avaient une forte teneur idéologique et politique. Malgré le langage théorique et marxisant, on y affirmait fondamentalement plutôt le retour à certains droits bourgeois, tels que le profit et la propriété, et déclarait ouvertement qu'en régime socialiste, il n'y avait pas lieu de craindre de telles pratiques. Somme toute, on y niait la lutte des classes en faisant passer la bourgeoisie pour le prolétariat. Le cours des événements en Chine permet maintenant de dire que ce point de vue était tout à fait fondé. On pouvait encore affirmer que le retour au lopin de terre individuel et aux primes de production étaient des mesures temporaires justifiées, mais

de là à encourager le retour des anciens capitalistes chinois et à la propriété foncière, il y a toute une marge, et ses conséquences pourraient bien être irréversibles.

Pour revenir à Neil Burton, disons que son incapacité de voir à prime abord le contenu purement mystificateur de ces textes sur le droit bourgeois me porte à croire qu'il s'est laissé prendre à un autre piège. Aveuglé par les remous politiques de l'époque, il n'aura sans doute pas pris garde et se sera accroché à la première bouée venue. Ne soyons donc pas trop sévère à son égard, car la proximité de l'objet porte souvent à de telles bévues.

▣ Charles Bettelheim et les erreurs de la gauche

Une fois esquissé à grands traits le cercle vicieux qui entoure Neil Burton, tirons leçon de son autocritique et essayons de voir ce qui, à mon avis, sonne faux chez Charles Bettelheim. Une bonne partie de son argumentation porte sur la négation de plus en plus évidente des acquis de la révolution culturelle. Or je crois que, de toute évidence, c'est là que réside le problème principal. Non pas qu'il n'y ait pas négation de ces acquis, mais que si acquis il y a eu, les premiers à les renier furent bien ceux-là qui les provoquèrent, « la bande des quatre ».

Il est évident que si on se laisse prendre au jeu de la propagande chinoise, la portée révolutionnaire de la révolution culturelle est infinie. Étendue sur une période d'au moins dix ans et ayant donné naissance à des institutions révolutionnaires comme l'école du 7 mai, l'Université des travailleurs, les communes populaires de type Dazhai, etc., la révolution culturelle, toujours selon la propagande, aura été l'événement révolutionnaire du siècle. Mais sans en faire le procès systématique, disons que les faits témoignent d'une toute autre réalité. À peine déclenchée, la révolution culturelle était étouffée. C'est dès 1967 qu'il fut décidé d'éteindre l'étincelle qui pouvait mettre le feu aux poudres, en faisant intervenir l'armée à Wuhan. Du coup, la vapeur était renversée, et l'armée qui devait faire régner l'ordre en profitait pour s'infiltrer à tous les échelons et prendre subtilement le contrôle du pays. Les comités révolutionnaires devinrent vite des comités fantoches qui se pliaient à toutes les exigences de la haute direction. L'école du 7 mai, créée en 1968, ne fut rien d'autre qu'une récupération grâce à son institutionnalisation comme pratique révolutionnaire. Il en va ainsi de la majorité des « acquis révolutionnaires » qui, en s'institutionnalisant, laissent libre cours à une pratique bourgeoise. Ainsi, l'abolition des examens d'entrée à l'université n'empêcheront pas les enfants des cadres de se voir assurer une place de choix, malgré les contingentements, etc. Évidemment, je pourrais décrire encore longtemps les phénomènes qui prouvent, hors de tout doute, que la révolution culturelle s'est surtout faite au détriment du prolétariat. Et je me répéterai : en institutionnalisant certaines pratiques révolutionnaires, la bourgeoisie a réussi à en annuler l'efficacité et à ainsi

lâcher la bride à sa propre pratique. Et bien qu'une telle pratique soit maintenant dénoncée sous forme d'autocritiques, par des gens comme Neil Burton, il est important de souligner que dès la fin de 1967, début 1968, la gauche chinoise la condamnait ouvertement. En 1968, le Cheng Wu Lien¹ faisait le procès des comités révolutionnaires et de leur noyautage par l'armée et l'ancienne bureaucratie; à la même époque, des lettres, voire des textes complets, sur la pratique du Xia Fang² et son objectif de démobilisation de la jeunesse émergent de tous les coins de la Chine. Ils donnent finalement naissance à un document complet qui dénonce les pratiques souvent facistes du pouvoir, on aura deviné que je parle ici de « Chinois si vous saviez ... », apparu pour la première fois à Canton, en 1973.

Loin d'appuyer de telles dénonciations, la « bande des quatre » va s'y opposer, ce qui, à l'encontre de Bettelheim, me fait dire que loin d'être les représentants de la gauche ou de constituer la gauche elle-même, la bande n'était rien d'autre que les représentants d'une nouvelle bourgeoisie. Son incapacité à produire une véritable analyse de classe, son attitude négative face aux intellectuels, son sectarisme ne sont pas des erreurs, comme dit Bettelheim, mais témoignent plutôt de son appartenance de classe. Ce qu'elle défendait, c'est le droit de cette nouvelle bourgeoisie, née des nouveaux rapports de production instaurés après 1949, à partager le pouvoir. Ce n'est pas tant sa pratique que sa position de classe qui démobilisaient la gauche, le prolétariat et la paysannerie.

Même si les conclusions peuvent paraître un peu rapide, l'abondance des documents sur la révolution culturelle me permet d'affirmer qu'elle a vite été récupérée par l'ancienne³ et la nouvelle bourgeoisie chinoise. Il serait donc malvenu de penser que la « bande des quatre » était le noyau de la gauche en Chine. Les actes de trahisons dont elle a été l'instigatrice et son comportement tout à fait typique de la bourgeoisie nous empêchent de croire une telle affirmation.

☐ De retour à Neil Burton

Ce que je regrette avant tout, c'est que Neil Burton ne soit pas allé au-delà de son autocritique. La leçon aurait été d'autant plus valable si, au

¹ Le nom complet est Grand comité prolétarien d'union révolutionnaire de la province de Hounan. Les Cheng Wu Lien sont des ensembles de plusieurs sous-groupes se réclamant de la pensée de Mao et s'opposant à la révolution culturelle et à ses leaders. Identifiés comme l'extrême gauche, ils seront victimes d'attaques violentes pendant la révolution culturelle.

² Expression utilisée pour nommer le « mouvement des jeunes instruits envoyés à la campagne » et qui pourrait être traduite par « descendre de niveau ».

³ Par ancienne bourgeoisie, j'entends ici celle qui profita de la révolution de 1949 pour prendre le pouvoir et qui était composée en grande partie par l'élite de l'ancien régime. Elle a atteint son apogée après le grand bond en avant et avec la prise du pouvoir par Liu-Shao-qi. Dans ce sens, on peut dire que la révolution culturelle lui a porté un dur coup, mais les événements prouvent qu'elle a su encaisser.

lieu de chercher à justifier le nouveau « régime », Neil Burton nous avait saisi d'une démonstration claire sur les buts politiques du discours de la « bande des quatre ». À mon avis, l'emphase mise sur la révolution culturelle n'avait d'autres visées que celle de mieux mystifier leur propre pratique de classe. Ce n'est pas par hasard qu'à l'heure où les écoles du 7 mai devenaient de véritables camps de vacances pour cadres fatigués, où le favoritisme et la pratique « de la porte d'en arrière » fleurissaient, on vantait toujours les acquis de la révolution culturelle. L'attitude négative des quatre à l'égard des intellectuels et des anciens cadres n'est pas non plus l'effet du hasard. Notons que les deux groupes étaient nécessairement réfractaires à la « bande des quatre ». Ce qui est significatif, c'est que les intellectuels les plus touchés étaient effectivement les intellectuels de gauche, qui voyaient clairement dans leur jeu. D'autre part, la résistance des anciens cadres pourrait tout aussi bien témoigner d'une lutte entre deux factions de la bourgeoisie ou de l'opposition de cette ancienne garde révolutionnaire, dont la position politique pourrait s'avérer plus près du prolétariat que celle de la nouvelle élite presque apolitique.

☐ Conclusion

En Chine, selon les Chinois eux-mêmes, le prolétariat n'a pas pris le pouvoir en 1949, 1956, 1965, 1972 ou 1976. Il ne peut donc l'avoir perdu. Ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'en Chine, la lutte pour la prise du pouvoir est sans doute plus avancée que dans tout autre pays. Et si, au dire de Charles Bettelheim, il y a eu un bond en arrière avec la mort de Mao et le limogeage de la « bande des quatre », je suis alors tenté d'affirmer qu'il y a eu plusieurs bonds en arrière depuis 1949. Cependant cette vision quelque peu pessimiste justifierait mal les acquis de la paysannerie et du prolétariat chinois depuis la libération. Il apparaît plutôt que 1976 et la mort de Mao ont occasionné le renforcement de la bourgeoisie chinoise. Encore mal organisé, le prolétariat n'aura pas pu tirer tous les avantages des dernières luttes intestines de cette bourgeoisie, et entre deux bourgeoisies, il a choisi la plus libérale. Voilà un bond en avant !